

puté de la droite s'approcha de lui.

— Vous venez de Paris ?

— Oui, à l'instant.

— Savez-vous la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— La Municipalité a destitué le lieutenant général et s'est chargée de la police.

Le docteur regarda son collègue de l'assemblée.

— La nouvelle est fautive.

— Vous êtes sûr ?

— J'ai vu ce matin M. Thiroux de Crosnes, lieutenant général de la police, dans ses bureaux du Châtelet.

— Je disais bien que c'était un faux bruit, fit le député, en homme supérieur aux surprises des événements.

— Mais la Bastille est bien prise ?

ajouta-t-il avec hésitation.

— Oh ! oui, pour la Bastille, la nouvelle est vraie.

— On voit des choses si étonnantes, remarqua le député.

— C'est vrai ! répliqua M. Guillotin, on voit des choses bien étonnantes.

La séance s'ouvrit.

CHAPITRE XXII.

RECHERCHE D'UNE PERSONNE INCONNUE
ET REFUS D'UNE PROPOSITION
ACCEPTABLE.

Les derniers jours de juillet 1789 furent remplis d'événements graves.

L'histoire ne laissait blanche aucune des pages du livre qu'elle écrivait pour la postérité.

Le grand fait qui domina tous les autres fut la disette.

La famine, ce mot effrayant encore de nos jours, était épouvantable il y a cent ans.

En juillet 1789, vivaient encore des hommes qui avaient vu la famine de 1709, pendant laquelle des villages entiers, dans certaines parties de la France, furent dépeuplés par la faim.

Le peu de blé qui poussa dans cet été rapide de 1789, entre les orages de mai et les pluies prévues de septembre, était sacré.

Les paysans l'allaient voir pousser. Au printemps, cette petite herbe verte qui levait la tête, c'était l'espérance de tous.

On récitait dans les églises les oraisons contre le tonnerre, pour les fruits de la terre, pour le beau temps ! admirable liturgie que l'Église a composée et consacrée pour répondre à tous les besoins de l'homme.

Tout-à-coup, dans la soirée du 28 juillet, des hommes inconnus, à cheval, passent dans les villages, dans les hameaux.

Ils annoncent que partout dans le voisinage on fauche les blés verts.

Ces sinistres nouvellistes sont vus dans la Beauce, dans la Bourgogne, en Normandie, dans le Berry, partout. Aussitôt une mystérieuse terreur trouble le cœur du paysan, de l'ouvrier ; les locsins jettent dans les campagnes leurs lugubres volées ; on entend à l'horizon des roulements sourds. Est-ce le tonnerre ? est-ce le canon ? On se regarde les uns les autres ; on chuchote tout bas ; des rumeurs vagues courent d'un bout à l'autre de la France par cent voies inconnues.

On ne sut pas pendant longtemps la cause de ces paniques étranges qui troublèrent si profondément en ces mois de juillet et d'août 1789 le cœur de la France.

Le mystère a livré aujourd'hui son secret. Les propagateurs sinistres de ces paniques terribles, c'étaient les Compagnons noirs.

Parfois le soir dans les campagnes, au bord des grands bois, on voyait passer des hommes, ombres aussitôt disparues qu'entrevenues.

On en parlait dans le village, à la veillée ; devant les portes, sur la place le dimanche.

On ne savait si ces hommes qu'on avait vus étaient des loups-garous ; des follets, comme on dit en Berry ; des dracs, comme on dit dans le Midi.

Seulement à quelques jours ou à quelques heures de là, le vieux château, caché là-bas sous les vieux séculaires de ses longues avenues, s'enflammait incendié par une cause inconnue.

Qui avait mis le feu ? Nul ne le savait, que dans quelque chantier désert un des affidés du Compagnonnage noir.

Ces terreurs venaient mourir à Paris, comme les flots de la haute mer meurent